

A PROPOS DU CONCOURS DE BÉBÉS

A MONSIEUR W. A. GRENIER,

MONTREAL.

Monsieur,

De grâce, envoyez-nous les portraits des bébés que vous nous avez promis avec un empressement et un désintéressement dignes d'éloges. Que j'ai hâte de les admirer les portraits de ces chers bébés ! J'aime les enfants, voyez-vous. Et puis quand un homme est à la tête d'un gros stock d'héritiers remuants, vifs, alertes, tourmentés de vie, impossibles pour lui de prendre leurs pareils en aversion sur ses vieux jours.

Après une *vieille lune de miel* de trente ans passés, je me trouvais, comme bien vous pensez, dans l'impossibilité de vous envoyer un concurrent ; mais en revanche je me proposais de vous offrir un de mes *petits enfants*, charmant bébé de seize mois révolus quand, bernique, une mauvaise nouvelle m'apprit que votre exhibition de bébés était déclarée immorale, anti-chrétienne.

L'esprit descendu aux talons je me sentis abasourdi ;
L'exhibition des bébés manquée !

Quelle belle fête refusée à la santé !

Chez les Grecs la santé était représentée par une jeune nymphe. Ici, dans notre bonne province de Québec, on se proposait de la représenter par un bébé à l'œil vif et riant, au visage frais et vermeil, à l'embonpoint gracieux et rosé. Y pensez-vous ! Représenter la santé par un petit *Baptiste* dont l'apparence proclamerait l'exercice libre et parfait des organes qui composent son corps ; ça serait inaugurer une pratique païenne. A quoi bon d'enseigner par semblable concours que la santé est le plus beau et le plus grand des biens ; qu'elle est à elle seule le don le plus précieux que le divin maître ait pu nous faire ? Et pourtant, quel exemple plus puissant pour engager les mères à prodiguer des soins intelligents à leur progéniture et à faire fi de nourrices mercenaires émaciées et souvent contaminées. Quelle tentation pour nos célibataires, conspirateurs infatigables contre le bonheur conjugal, quelle tentation, dis-je, pour eux, de tâter d'une manière normale du précepte divin : *Multipliamini*.

Anathème ! La chair et les os de nos bébés ne serviront pas et ne doivent point servir d'idoles aux admirateurs du beau, du vrai, du bien ; ce serait faire outrage à tous ces malades de notre siècle, obligés de se tenir à l'écart, ou mieux cachés dans les coins obscurs de notre société pendant ces concours importants. Et quelle promesse avilissante : l'enfant de l'artisan à côté de l'enfant du financier, l'enfant du journalier à côté de celui de l'homme de profession ! Ça sent trop l'égalité révolutionnaire de *quatre-vingt-neuf*.

Et le costume de ces chers innocents était bien inoffensif. A moins que la manie du scrupule ne produise des hallucinations dangereuses comme chez ce bon type d'une de nos paroisses, qui, pour empêcher ses yeux de voir les mouvements de la queue de sa cavale, avait fixé à sa calèche un appareil spécial proclamant la pusillanimité du propriétaire. Est-ce que la vue de bras et de jambes potelés d'un bébé serait capable d'incendier l'imagination du spectateur ?

Supposition ridicule !

Quand on voit métamorphoser des anges en petits enfants de deux à quatre ans, portant des messages dans des lieux dédiés au culte divin, il est pas mal épatant d'entendre accuser d'immorale une exhibition de bébés décentement vêtus. Bien des voyageurs ont eu occasion de visiter en Europe une grande église où, en forme de balustrade pour séparer de la nef les chapelles latérales, vous voyez une rangée de prétendus anges, transformés en petits garçons de huit ans, formant une colonnade en marbre blanc, et d'une nudité complète. Quatre d'entre eux attendent les fidèles, dans le même costume, à la table de communion, et deux autres au pied d'une madone.

Depuis plusieurs siècles, il y a de ces anges transformés en laquais et même en caudataires. Ils remplissent le premier de ces rôles, dans une foule d'armoiries, et notamment sur le tombeau de Marie de Bourgogne, où ils portent humblement les écussons de la princesse : et ces bons anges s'acquittent du second sur le tombeau du cardinal de Richelieu. Ce tombeau, jadis placé dans l'église du Collège des Quatre-Nations, nous montre un ange placé derrière le Cardinal, portant d'une main les

faisceaux consulaires surmontés de la hache, et de l'autre tenant la queue du manteau cardinalice.

Incroyable ?

Et ne voit-on pas dans une des plus vénérables églises de Paris, un bénitier orné d'une colonnette formé d'un groupe d'enfants tout nus ?

Fermez les yeux en lisant cette nouvelle.

Et Michel-Ange n'a-t-il pas placé sur le tombeau de Jules II des statues en bronze, de grande nature et d'une nudité complète ? Et tout le monde peut voir à Rome les statues de la vérité et du Génie lascif placées sur d'autres tombes, tombes pontificales.

Il fait si chaud à Rome !

Et c'est probablement pour raison climatérique que M. Grenier tolérât une tunique sur le dos de chacun des bébés devant concourir ?

En Europe, le voyageur admire dans les temples et sur les tombes pontificales, comme objets d'art, des statues d'une nudité complète ! En Canada, on prescrit une exhibition de bébés décentement vêtus !

Quelle dérision ! Notre stupéfaction est incommensurable à la vue de l'aplatissement systématique de la raison et du sens commun dans la Nouvelle-France.

Et puis la nudité du Rédempteur ne règne-t-elle pas depuis des siècles dans les temples chrétiens sans soulever de récriminations, malgré les aberrations du puritanisme ? Et quelles clameurs n'entendrait-on pas d'un bout à l'autre du Canada contre un juge qui oserait condamner un criminel à périr sur l'échafaud dans la nudité du Christ ?

Quel contresens !

Conclusion : Ne serait-il pas plus convenable d'interdire toute parole d'étalons nus à la porte de nos églises, à l'issue du service divin du matin, les dimanches et les jours de fêtes, pendant la saison des *chaleurs* ?

JEAN-FESSE-LOUP.

PESONS-NOUS

Un docteur vient de découvrir un nouvel usage de la bascule ; il s'agit d'utiliser cet instrument comme moyen de connaître l'état général de la santé.

Le docteur ne tâte plus le pouls, il pèse. Voici en quels termes il préconise sa découverte dans une revue spéciale :

"Je considère comme absolument indispensable de peser les enfants.

"Le petit être, insouciant, ne peut que pousser des vagissements ; il est incapable d'expliquer la cause de ses cris. Dès que l'enfant crie, pesez-le ; s'il pèse au-dessous de la moyenne, vous pouvez être certain qu'il est malade."

Ainsi, voilà qui est descendu.

Vous avez auprès de vous un mioche qui vous assourdit avec ses gémissements, vous le prenez alors délicatement et le déposez sur une bascule. Si son poids reste au-dessus de la moyenne, vous n'avez d'autre ressource, pour le faire taire, que de lui acheter un sucre d'orge ; mais s'il descend au-dessous, vous envoyez chercher le médecin.

Du reste, pourquoi ce système, si commode pour les enfants, ne serait-il pas excellent pour les grandes personnes ?

Tous les jours, les gens disent :

—Je ne sais pas ce que j'ai, je dois être malade.

—Pesez-vous donc, pourriez-vous leur répondre, et vous serez fixés.

La bascule-docteur, voilà qui est tout à fait nouveau et original. On ne s'abordera plus maintenant que par ces mots :

—Comment vous pesez-vous ?

—64, 50, et vous ?

—66, 25, merci.

Vous rencontrez une dame de votre connaissance, et vous vous écriez en l'apercevant :

—Quel éclat ! Quelle fraîcheur ! Quelle santé !

Mais la dame répondra en soupirant :

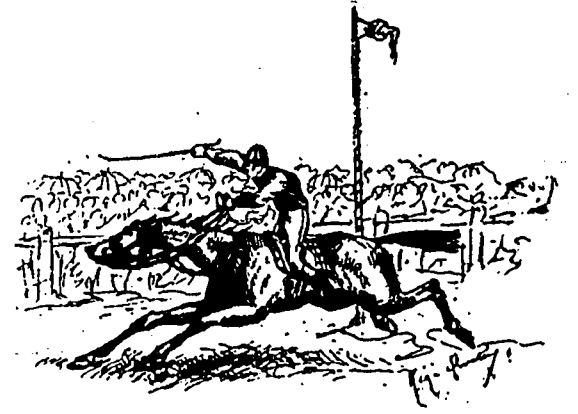
—Vous vous trompez, mon cher ; je suis malade, bien certainement ; je pèse un kilo de moins qu'il y a huit jours.

Enfin, il ne sera pas rare de rencontrer des gens qui, à votre demande : "Comment vous portez-vous ?" répondront avec conviction :

—Je ne peux pas le savoir, mon domestique a détraqué ma bascule.

Z.

ECHOS DU SPORT



John Sullivan est à Belfort, N. Y., où il se prépare à la lutte qui aura lieu le 8 juillet.

**

Kilrain et Mitchell sont partis de Londres pour New-York. Ce dernier croit fermement que son ami tombera sans peine Sullivan.

**

Tom Meadows, le pugiliste australien, porte un défi à tous les hommes de sa pesanteur, pour un enjeu de \$1,000.

**

Enfin, il a eu lieu, ce grand combat dont la presse nous entretenait depuis une semaine !

Quelle gigantomachie, mes enfants !

La lutte eut lieu, le jour de la fête de notre gracieuse reine, sur le terrain de l'exposition, où un assez grand nombre d'amateurs de sport s'étaient rendus, dans le doux espoir de voir quelque chose de peu commun.

Le combat devant commencer à 3 heures, les adversaires entrèrent en champ clos à 5 heures et 15 minutes. Après de longs pourparlers et de grandes difficultés pour ajuster les visières sur la tête de Ross et de Leroyer, le signal du combat fut donné.

Un silence majestueux plana sur l'assistance.

Ce fut grandiose !

Au premier engagement, Leroyer administra un coup de sabre sur le derrière de la cuirasse de son adversaire. (Pas d'applaudissement).

Au deuxième engagement, ce fut le tour de Ross. (Nombreux hurrahs pour Ross).

Au troisième, Leroyer triompha. (Pas d'applaudissement).

Au quatrième le célèbre professeur repris le dessus. (Hurrah for Ross !)

Et au cinquième, Leroyer reçut un coup de sabre sur la cuirasse.

Il descendit de cheval et s'étendit sur l'herbette.

Il était mort... pour le moment, du moins.

Ross cavalcada devant la tribune ; mais on était si émotionné que l'on ne songea pas à l'applaudir. Et puis, peut-être la désillusion s'était-elle emparée du public. Les conversations sur le turf pouvaient, le faire supposer.

Rarement, d'ailleurs, on a assisté à une farce, à une blague aussi mal jouée, Anglais comme Français le proclamèrent.

C'est égal ; c'était réellement beau et rudement émouvant !

A quand la seconde représentation ?

DU TURF.

Carnet du grincheux.

Le secret professionnel ne serait-il pas autre chose qu'un complicité qui varie du mensonge à l'escroquerie, de l'escroquerie au vol, et du vol au meurtre ? Je ne veux pas parler du secret professionnel de la confession, qui permet à un prêtre de savoir qu'un autre homme mérite et continuera à mériter l'échafaud, sans qu'il puisse en souffler mot, mais je parle du médecin qui ne prévient pas une famille du danger qu'il y a pour elle à accepter telle ou telle alliance, du financier qui recèle l'argent d'un voleur et qui se garderait bien de prévenir le volé son ami, de l'agent de change, qui sait très bien les risques que court un brave homme à fourvoyer son argent chez Pierre ou Jacques, ses confrères.

Conclusion : la plupart du temps, ce genre de discrétion n'est que de la complicité par peur, indifférence ou intérêt.